



GRANGER, Gilles Gaston, *Langages et épistémologie*

Jean-Dominique Robert

Volume 37, numéro 2, 1981

Le salut. Recherches exégétiques et théologiques.

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705863ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705863ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robert, J.-D. (1981). Compte rendu de [GRANGER, Gilles Gaston, *Langages et épistémologie*]. *Laval théologique et philosophique*, 37(2), 246–248.  
<https://doi.org/10.7202/705863ar>

des thèmes de cette théologie politique du sujet et du devenir — sujet de tous devant Dieu. Solidarité historique avec ceux qui ont vécu avant et avec la génération à venir, avec les vaincus et les vainqueurs. Elle s'accompagne des catégories de « l'assistance, de l'appui et du redressement du sujet, face aux menaces et aux souffrances violentes dont il est l'objet » (p. 257); elle implique la suppression, par un engagement solidaire, de l'oppression et de l'injustice. Cette solidarité n'existe pas seulement entre « gens raisonnables » comme un contact sympathique avec les alliés ou un altruisme pour s'entraider mutuellement; c'est une solidarité à l'échelle universelle. Ce caractère d'universalité s'étend aux vaincus, aux écrasés, aux oubliés ainsi qu'aux victimes du progrès. Elle s'accompagne donc de la catégorie de l'engagement pour devenir sujet et le rester, car tout homme est appelé à devenir sujet devant la face de Dieu.

On peut dire que cette œuvre de J.-B. Metz rejoint bien les objectifs que l'A. s'était fixés au point de départ; les concepts, thèmes et catégories développés situent au centre de la théologie la préoccupation de maintenir ou de retrouver l'identité des sujets dans leurs conditions socio-historiques, sujets solidaires des autres hommes, sujets devant Dieu. De plus, l'intérêt pour les structures narratives et mémoratives de cette théologie lie l'élaboration théologique à l'histoire passée, présente et future du peuple élu; elle corrige le caractère plutôt théorique de certains systèmes théologiques. Les aspects mis de l'avant dans cet essai peuvent certainement servir à orienter la praxis des chrétiens désireux de transformer le monde actuel.

Gabriel CHÉNARD

Gilles Gaston GRANGER, *Langages et épistémologie* (« Horizons du langage ». Série « Problèmes et perspectives »). Un vol. 21 × 14 de 266 pp., Paris, Klincksieck, 1979.

Professeur à Aix en Provence, l'auteur est très apprécié des spécialistes pour l'étendue et la solidité de son information, en même temps que pour la rigueur de son raisonnement épistémologique. Nous avons déjà rendu compte de son excellent travail: *Essai d'une philosophie du style* (Paris, A. Colin, 1968), dans *RPL*, 1972, 282-292. Nous lui avons également consacré des articles auxquels nous renvoyons le lecteur. Entre autres: *Les positions épistémologiques de Gilles Gaston*

*Granger en sciences de l'homme*, in *Laval théologique et philosophique*, 1975, Octobre, 239-263. Le présent ouvrage offre les qualités d'information et de rigueur dont nous parlions plus haut. Son but est clairement exprimé: il s'agit d'une *enquête* sur le langage, envisagé du point de vue scientifique. En épistémologue, G.G. entend y définir le rôle du langage dans la constitution de la science; ce qui le conduit naturellement à examiner ce qu'il appelle les « pseudo-langages » que celle-ci construit. Il doit, ainsi, préciser la fonction du symbolisme dans la connaissance objective de la science; ce qui lui permet de mettre en lumière, dans ce domaine, ce qui constitue à la fois le privilège et l'infirmité des langues naturelles. Dès lors, la notion de *langue naturelle* devient le thème de sa réflexion: comment en faire l'objet d'une science? Et donc: comment déterminer l'objet de cette dernière, ses démarches, etc. Sur tout cela, le *philosophe* s'efforce, en dehors des querelles d'écoles, de reconnaître jusqu'où l'on s'est avancé dans la voie du *savoir*.

Il est utile de préciser dès le début — et G.G. le fait dans son *Introduction* — que le langage sera pris au sens *strict*; à savoir: comme « un système de signes assorti des règles de son fonctionnement, comme *moyen de communiquer* ». Si bien que l'usage en sera réservé aux langages « naturels », c'est-à-dire « aux moyens de communiquer les plus riches qui nous soient connus ». Dans ce cas, les langages construits par les sciences sont dénommés: « *pseudo-langages* » (p. 10).

On entre dans le vif du sujet par les précisions capitales que nous donne encore l'auteur au sujet de ce qu'il entend par *philosophie du langage*. Écoutons-le: ce n'est « pas seulement l'examen occasionnel de questions concernant l'expression de notre expérience et la constitution de la science, mais la reconnaissance et l'exploitation de deux thèses. D'une part, que la considération du symbolisme apparaît comme inéluctable et essentielle dans une interprétation de l'expérience en général, et naturellement de sa transmutation partielle en connaissance scientifique. D'autre part, que la fonction de symbolisation n'est pas simplement un aspect de la *machinerie* psychologique et sociologique de notre comportement, mais plutôt une de ses conditions déterminantes. Comme corollaires épistémologiques d'une telle perspective générale, le philosophe devrait se donner pour tâche de montrer que la symbolisation n'est pas un simple substitut ou un simple reflet d'autres modes supposés plus parfaits ou plus profonds de

la connaissance, et qu'il ne se réduit nullement à des procédures d'économie de pensée » (p. 13).

Dans son introduction, après avoir caractérisé diverses voies d'approche parcourues par les épistémologues du langage : 1<sup>o</sup> approches herméneutiques du langage ordinaire (de style généralement britannique) ; 2<sup>o</sup> tentatives pour formaliser certains sous-systèmes d'expression dans les langues naturelles ; 3<sup>o</sup> études historico-critiques des concepts et des démarches de la science du langage ; enfin, 4<sup>o</sup>, épistémologie comparative des systèmes symboliques. G.G. détermine ses objectifs personnels : « Le présent ouvrage, tout en faisant état quand il convient des résultats obtenus par les herméneutiques du langage ordinaire et par les formalisations, adopte les deux derniers points de vue. Il se propose d'examiner le rôle des systèmes symboliques dans la connaissance scientifique, à la fois en tant qu'outils et en tant qu'objets. Deux statuts qui pourraient paraître s'exclure, mais qui, pourtant, en ce cas, sont inséparables, parce que les processus de connaissance les associent de façon essentielle. Nous développerons donc notre étude en deux parties. Dans la première, nous parlerons de la science en tant que système symbolique, dans la seconde, des systèmes symboliques — et singulièrement des langues naturelles — en tant qu'objets de science. Notre démarche n'est que philosophique, et par conséquent ne saurait aboutir à un savoir du type visé par la science. Elle n'en suppose pas moins un constant appel aux descriptions et aux théories des linguistes, et naturellement aux faits épistémologiques que fournissent les langages scientifiques. Nous ne cherchons pas, d'autre part, à proposer une métaphysique des langages, à en construire la signification relativement à la totalité de notre expérience. Car c'est seulement d'épistémologie qu'il s'agit, c'est-à-dire d'un examen philosophique interne des conditions, des moyens et des produits de la connaissance » (p. 17).

La détermination exacte des buts poursuivis par G.G. ne permet aucunement de soupçonner la richesse des informations et des précisions épistémologiques de toutes sortes, et dont son ouvrage est rempli. À titre d'exemple, le lecteur trouvera en chemin des réflexions capitales et autorisées sur ce qu'il faut penser de la distinction entre mathématique et logique (pp. 58 et ss). Il y trouvera aussi des critiques pertinentes sur le passage de l'opérateur au formel chez Jean Piaget (p. 62 et ss).

Particulièrement importantes nous paraissent les prises de position très nettes et *parfaitement*

*étayées* de G.G. sur ce qu'il appelle : *l'illusion logiciste* ; à savoir : celle qui prétendrait expliquer et détecter du vrai logique immanent aux langues naturelles : « Parler, donc, écrit-il, de l'expression des structures logiques dans les langues naturelles, ce n'est nullement proposer de rechercher en celles-ci la présence immanente des formules du logicien, pas même peut-être leur traduction fidèle. Loin de postuler cette adéquation, nous voudrions bien plutôt reconnaître et évaluer l'écart qui subsiste entre le *logique vécu* dans la langue, et le *logique symbolisé* » (p. 69).

À la fin de son travail, et après de longues discussions impossibles à résumer, G.G. énumère les traits distinctifs de ce qui doit faire « l'originalité *épistémologique* d'une science de la langue ». Les voici :

« 1. Une théorie linguistique ne peut éluder le problème de la recherche d'*universaux* du langage, et une énumération inductive de certains caractères communs à plusieurs langues n'y saurait suffire.

2. Une théorie linguistique ne peut guère prétendre prévoir que des *faits structuraux*, et il serait fort injuste de lui dénier toute valeur sous prétexte qu'elle est impuissante à prévoir des *événements* au sens strict.

3. Une théorie linguistique n'est pas satisfaisante qui n'est seulement qu'une *grammaire*, c'est-à-dire un système de règles de production des énoncés acceptables. En lui-même d'un intérêt théorique restreint, le succès d'une telle réduction n'a de portée scientifique qu'en raison des éclaircissements qu'elle peut apporter touchant le fonctionnement du seul niveau syntactico-sémantique de la langue. Son élaboration dans le détail lévérait plutôt de la linguistique appliquée que d'une théorie de la langue.

4. Une théorie linguistique se déploie nécessairement sur plusieurs *niveaux* correspondant aux différentes *échelles de segmentation* que la langue autorise, mais aussi aux *régimes* de son fonctionnement comme moyen de communiquer, une organisation syntactico-sémantique s'opposant essentiellement alors à une organisation pragmatique. La coïncidence obligée de ces régimes avec tel ou tel échelon de segmentation ne figure nullement parmi les universaux du langage.

5. Une théorie linguistique ne se confond pas avec une théorie des *processus* du langage, considéré dans ses phases d'apprentissage ontogénétique ou d'évolution phylogénétique. Mais elle

devrait pourtant apporter les moyens de préciser la relation qu'elle soutient avec ces autres sciences du langage » (pp. 207-208).

Dans sa conclusion, G.G. résume son parcours et ajoute une *chose essentielle*, qu'il importe de souligner fortement : « Une épistémologie centrée sur l'analyse des conditions de tels systèmes est possible, et ne suppose en rien une métaphysique nominaliste. Tout au contraire. Il semble qu'elle ne puisse être vraiment embrassée que par qui-conque admet une réalité des concepts sous les avatars de leur production par des consciences, et reconnaît leur domination sur les déterminations extrinsèques dont ils sont apparemment issus. C'est pourquoi il est convenable, et nécessaire peut-être, de faire aller de pair, autant qu'on le peut, une méditation sur les langages de la science et une critique des sciences du langage. Nous avons ici tenté d'en esquisser l'entreprise, non pour formuler une doctrine, mais pour proposer à la patience du lecteur quelques matériaux qui lui donnent le goût de s'y engager plus avant et de s'y complaire à son tour » (p. 210).

Nous ne saurions trop recommander la lecture d'un livre riche, précis et parfaitement équilibré dans ses choix et leur organisation. Tout lecteur pourra lui-même s'en rendre compte et remerciera dès lors avec moi le professeur Granger.

Jean-Dominique ROBERT

**Étienne Gilson et nous : La philosophie et son histoire.** Un vol. de 24 × 16 de 159 pp. Paris, Vrin, 1980.

Étienne Gilson est mort le 19 septembre 1978. Deux journées de quatre séances lui furent consacrées les 28 et 29 mai 1979. Dans le présent volume on trouve les textes de ces séances (sans les « interventions nombreuses » qui paraîtront dans les *Cahiers de civilisation médiévale*) et d'autres collaborations importantes. Voici la table des matières complète : *Avant-propos*, par Marie-Thérèse d'Alverny et Henri Gouhier. *Introduction* : « Étienne Gilson, incomparable maître », par Maurice de Gandillac. *Première section : La découverte de la méthode* : « L'instauration de la rupture : Gilson à la lecture de Descartes », par Jean-Luc Marion. *Deuxième section : Le travail de l'historien* : « Quand Étienne Gilson rencontre saint Bonaventure », par Jacques Guy Bougerol, O.F.M., « L'interprète de saint Thomas d'Aquin », par Marie-Dominique Chenu, O.P., « Situation d'un historien philosophe devant la scolastique des

XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles », par Paul Vignaux. « Étienne Gilson et le problème de la théologie », par Emmanuel Martineau. « Quelques compléments sur la création des vérités éternelles », par Geneviève Rodis-Lewis. *Troisième section : La question de l'être et de l'essence* : « Étienne Gilson et la question de l'être », par Pierre Aubenque. « Sur la Philosophie chrétienne », par Jean Beaufret. « Gilson et Heidegger », par Jean-François Courtine, « Dieu comme acte d'être. À propos des théories d'Étienne Gilson sur la "métaphysique de l'Exode" », par Pierre Hadot. *Quatrième section : Deux regards sur la modernité* : « Linguistique et philosophie », par Pierre-Alain Cahné, « D'une interprétation philosophique du vivant » par Yvette Conry. *Postface* : « Étienne Gilson », par Henri Gouhier.

Les titres de divers textes réunis en indiquent à suffisance le sujet et les noms d'auteurs compétents en recommandant d'eux-mêmes la lecture attentive. La quatrième section comporte un intérêt spécifique du fait qu'elle résume et discute des prises de position de Gilson au sujet de la linguistique et de la biologie, auxquelles il avait consacré deux précieux petits volumes, édités chez Vrin. Pour le métaphysicien, c'est *La question de l'être et de l'essence* qui sera le morceau de choix. Les réflexions critiques de Pierre Aubenque et de Pierre Hadot exigeront une « relecture » de positions de Gilson sur le terrain des connexions historiques entre saint Thomas d'Aquin et ses sources. Les rapports entre Gilson et Heidegger font l'objet des textes excellents de Jean-François Courtine et Jean Beaufret. Il nous a semblé particulièrement important d'insister sur : *La philosophie chrétienne* de ce bon connaisseur et ami du maître de Fribourg (pp. 93-101). Soulignons-en les arêtes.

1.0. En 1931, à la séance du 21 mars de la *Société française de Philosophie*, Gilson parle de : *La notion de philosophie chrétienne*. Au début d'un cours en 1935 à Fribourg, Heidegger commence lui aussi à traiter du problème. Dans la suite et pour faire bref, nous dirons : G. et H.

1.1. « Parler d'une philosophie qui serait chrétienne "dans son essence formelle" est, dit Gilson la même année (*E. Ph. M.* 1,38), un nonsens. "Il est clair... que la notion de philosophie chrétienne n'a pas plus de sens que celle de physique ou de mathématique chrétienne" ». Et Heidegger, plus laconiquement : « Une philosophie "chrétienne" est du fer en bois et un malentendu" (*E.M.*, p. 6) » (p. 93).